A vintage photograph of a young girl with dark, wavy hair and a large red bow. She is wearing a white, short-sleeved dress with a ruffled collar and a small bow at the neck. She is leaning against a thick, textured tree trunk on the left side of the frame. The background is a soft-focus outdoor scene with trees and foliage.

**Vol. XXe — 39e année
Mai-Juin 1958
Montréal — No 3**

Le Précurseur

Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — COTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL 26

Imprimatur: † Mgr Paul Touchette, P.A., V.G., 6 décembre 1957.

Nihil obstat: Oscar Gravel, ptre, 17 décembre 1957.

Vol. XXe — 39e année

Montréal, Mai-Juin 1958

No 3

Revue bimestrielle, publiée
par les Sœurs Missionnaires
de l'Immaculée-Conception.

ABONNEMENT :

Par an.....\$1.00

A vie.....20.00

Pour tout changement
d'adresse, ne pas oublier
d'envoyer l'ancienne et la
nouvelle.

AVANTAGES :

Les abonnés participent
aux prières, travaux et sa-
crifices de toutes les Reli-
gieuses de la Communauté,
particulièrement des Mission-
naires à l'œuvre dans les
cinq parties du monde.

De plus, une messe est
célébrée chaque semaine pour
les abonnés vivants et une
autre pour les défunts.

Autorisé comme envoi
postal de la deuxième
classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

SOMMAIRE

<i>Pourquoi pas plus nombreux</i>	99
<i>Litanies à Notre-Dame de la Sérénité</i>	101
Sœur Saint-Némèse, M.I.C.	
<i>C'est la Sainte Vierge</i>	103
Sœur Sainte-Alice, M.I.C.	
<i>Notre-Dame en Haïti</i>	106
La Rédaction	
<i>Exposition de dessins</i>	114
Sœur Sainte-Angèle-de-Méridi, M.I.C.	
<i>Puisque " nul n'est une île "</i>	116
Une novice	
<i>La joie de moissonner</i>	120
Sœur Marie-Esther, M.I.C.	
<i>Le premier évêque noir du Nyasaland</i>	122
Sœur Marie-de-Fatima, M.I.C.	
<i>Barangay</i>	124
Sœur Elisabeth-de-la-Trinité, M.I.C.	
<i>Le Pont qui mène à l'âme japonaise</i>	130
Sœur Marie-de-la-Rédemption, M.I.C.	
<i>La fête du coton</i>	134
Mrs. Ruth Yao	
<i>La leçon du serpent</i>	137
Sœur Sainte-Alberte, M.I.C.	
<i>Nécrologie</i>	142

Page-couverture: Petite "fée" japonaise

Pourquoi pas plus nombreux

En dépit des statistiques consolantes de 1957, à considérer les obstacles, on a l'impression que la marche de l'Église est bien lente. Les forces du mal disposent d'hommes, d'armes et de sommes en quantité illimitée, tandis que celles du bien, par pénurie de bras et d'argent, doivent se résigner à des lenteurs désespérantes.

Cette pénible situation n'est pas imputable à l'Église, mais bien à nous chrétiens.

Les missions sont pauvres, c'est trop vrai et il est bon de s'en convaincre. Les trois grandes Œuvres missionnaires pontificales ensemble ne disposent, cette année, que d'un budget de 21 millions de dollars. Cette somme paraît énorme mais elle est absolument insuffisante pour faire vivre, dans 700 missions, toutes les œuvres, depuis les séminaires jusqu'aux orphelinats d'enfants abandonnés. Vingt et un millions de dollars, c'est excessivement peu, quand on sait que les trois grandes œuvres des Nations Unies pour l'éducation, la santé et le travail (UNESCO, OMS, OIT) ont cette année un budget de 44 millions. La somme de 21 millions de dollars recueillie pour les missions est une misère, alors que le seul transport par avion des 34,000 Hongrois réfugiés aux États-Unis en a coûté

30 millions, et que la United Nations Emergency Force, qui occupe, avec ses 6,000 soldats de 10 nations, la fameuse zone de Gaza pour empêcher une nouvelle guerre de Suez, coûtera pour cette première année 35 millions de dollars. Que sont 21 millions pour une année entière d'apostolat missionnaire quand, pour endoctriner 30,000 jeunes gens, attirés à Moscou, le Kremlin a dépensé, à l'occasion d'un festival de quelques jours, la somme de 50 millions de dollars ? Les catholiques se rendent-ils compte qu'en s'imposant la privation d'un peu de superflu, ils pourraient sauver le monde ?

Il est vrai aussi que les missions sont paralysées par le manque de bras et le Pape lui-même, dans son encyclique de Pâques, avertit que tout retard pourrait être fatal. Où prendre les prêtres, les frères, les religieuses et les apôtres laïcs nécessaires ? L'Église ne connaît pas de service obligatoire. Pourquoi les volontaires ne se présentent-ils pas plus nombreux ? Est-il possible que la génération qui naît devra nous reprocher un jour d'avoir perdu l'Afrique par manque de générosité ? Est-il possible que l'histoire des Missions de notre temps sera celle d'une occasion manquée ?



LITANIES A

NOTRE-DAME DE LA SERENITE

par Soeur SAINT-NEMESE¹, M.I.C.

On m'a demandé, bonne Sainte Vierge, d'écrire quelques lignes en votre honneur, à l'occasion du centenaire de votre visite à Lourdes. Songez donc! on ne parle pas de vous comme on cause de température! Pour vous louer dignement, il me faudrait être poète. Hélas! je ne réussis guère les alexandrins. Si encore je savais manier les vers libres, je pourrais vous faire évoluer sur d'élégantes lignes irrégulières; ce n'est pas non plus mon apanage. Alors?

Alors, bonne Sainte Vierge, m'en voudrez-vous si je change ma composition en prière? En l'écoutant, vous reconnaîtrez aussitôt le prototype de vos enfants égoïstes du 20e siècle: le régiment des *Ora pro nobis!* y défilera plus nombreux que celui des *Laudate*. Pourtant, se confier à sa maman, n'est-ce pas la plus belle et la plus sincère des louanges?

Permettez aussi, chère Mère, que je vous prie sous un vocable nouveau, de ma propre invention, tout à l'ordre du jour cependant: Notre-Dame

de la Sérénité! Cela vous plaît-il?

Oui, Notre-Dame de la Sérénité, par la pureté de vos yeux baissés, apprenez-nous à bien tenir les manettes de commande des nôtres toujours exposés aux pièges des assassins de pudeur et des tueurs d'âmes. Incitez-nous aussi à la grève des yeux devant tout le clinquant hypnotiseur et fascinant du monde moderne.

Notre-Dame de la Sérénité, par l'humilité de vos yeux baissés, inspirez aux millions d'opprimés de pays soi-disant libres le support sans amertume, et à leurs oppresseurs l'examen loyal de leur conscience.

Notre-Dame de la Sérénité, par la douceur de vos yeux baissés, donnez-nous la parfaite maîtrise du foyer de colère qui couve en nous, ce volcan en danger d'éruption à la moindre contrariété, surtout aux jours de 90° Fahrenheit!

Notre-Dame de la Sérénité, par la discrétion de vos yeux baissés, en-

¹ Claire Garceau, des Trois-Rivières.

seigneur-nous le contrôle prudent du mécanisme bien huilé de notre langue et de notre jugement.

Notre-Dame de la Sérénité, par la patience de vos yeux baissés, formez-nous et formez tous les éducateurs, parents et maîtres, à la constance tranquille dans la tâche quotidienne. Apaisez nos petites irritations. Si Juana exige des répétitions, peut-être souffre-t-elle d'une ouïe un peu dure; pour Margarita, tout devoir devient casse-tête; la pauvre! elle a manqué tant de leçons: la grippe, puis la rougeole et enfin les oreillons, voilà les vrais responsables! Et Marta, si légère, aurai-je oublié qu'elle traduit inconsciemment la triste instabilité de ses parents divorcés? Non, Notre-Dame, ne permettez pas que nous nous butions aux apparences, obtenez-nous la patience du Cœur de Jésus.

Notre-Dame de la Sérénité, par la bonté de vos yeux baissés, révélez-nous la douceur du pardon généreux, de l'oubli des légères offenses et des grandes aussi! Faites qu'une porte reste toujours ouverte dans notre cœur au cher prochain si aimable ou même si importun! Eh quoi! serions-nous aussi ingrats que ce créancier de l'Évangile, sourd à la prière d'un petit débiteur après avoir reçu lui-même quittance d'une énorme dette?

Notre-Dame de la Sérénité, par le recueillement de vos yeux baissés, façonnez-nous une âme de silence, sans cesse aux écoutes de l'Ami divin, son guide, son appui, son conseiller.

Notre-Dame de la Sérénité, par l'ardeur de vos yeux baissés, brûlez-nous

du feu consumant de votre Cœur immaculé, de ce feu qui purifie, réchauffe et dilate tous nos cœurs froids ou inquiets:

—les cœurs déchiquetés par la lame de leurs propres passions et tremblant de peur sous la menace d'une nouvelle épée de Damoclès: la bombe atomique.

—le cœur du bon peuple au milieu duquel le Seigneur m'a transplantée, ce peuple friand de *fiestas* mais souvent oublieux des devoirs essentiels du christianisme; rappelez-lui la grande *fiesta* de l'autre vie, la seule vraiment digne d'exultation.

—le cœur de vos prêtres, de vos religieux et de vos religieuses; le cœur de mes parents et de mes amis, enfin le mien, ce pauvre cœur que votre Fils a racheté de son sang et hanté par son amour.

Notre-Dame de la Sérénité, par la beauté indescriptible et la paix sans ombre de vos yeux baissés, accordez-nous d'être tellement fascinés par l'Éternelle Beauté, que nos traits s'imprègnent à la fin du calme imperturbable de votre pur visage, miroir de l'infinie Perfection de Dieu.

Notre-Dame de la Sérénité, par le sourire de vos yeux baissés, daignez enfin nous sourire comme jadis à Bernadette; alors, encouragés par ce sourire vieux de cent ans mais au rayonnement inlassable, nous pourrions un jour, à votre exemple, lever avec confiance vers le ciel nos regards héroïquement fermés aux beautés feintes d'ici-bas.

Ainsi soit-il.

C'est la Sainte Vierge

par Sœur SAINTE-ALICE¹, M.I.C.

Depuis quelque temps, en compagnie de Mlle Li, je me rendais deux fois la semaine dans une famille pour y faire le catéchisme. La nouvelle s'en répandit. Peu à peu des voisins vinrent en observateurs, puis il se forma un bon groupe intéressant et intéressé. L'heure de catéchisme se répartissait entre la récitation des prières, le chant de cantiques et la leçon de doctrine proprement dite. Les petits enfants à la mémoire neuve et habitués à parler le mandarin apprenaient beaucoup plus vite que leurs mamans.

Un jour on nous dit qu'une aveugle nonagénaire désirait aussi connaître la religion du Maître du ciel. Sa petite fille veut bien nous conduire auprès d'elle. Nous surprenons grand-mère Hoang en train de laver des arachides. Elle se confond en excuses parce qu'elle n'a rien à offrir à manger et nous fait asseoir. A mon langage elle a tôt discerné que je ne suis pas du pays. La catéchiste taiwanaise lui explique que je suis une religieuse. Le terme *religieuse* n'évoque aucun concept dans l'intelligence de cette

aveugle païenne. Alors grand-mère Hoang touche ma robe et mon voile, promène sa main décharnée sur ma tête, l'arrête longuement sur mon crucifix, puis sur mon chapelet... Les questions pleuvent: mon pays, ma famille, mon but en venant à Formose et de si loin, etc. Et la voilà attendrie et renversée du courage de ces personnes qui s'expatrient et laissent tout pour révéler le Maître du ciel à des étrangers. Alors nous parlons un peu du bon Dieu. Au départ nous promettons de revenir chaque fois qu'il y aura catéchisme dans ces parages.

Ainsi dit et ainsi fait. Les visites chez grand-mère Hoang vont toujours s'allongeant, car cette doyenne de nos catéchumènes — et peut-être des catéchumènes du monde entier — est une élève curieuse, attentive et sympathique.

Un mois plus tard, vers la fin d'avril, nous rencontrons sa petite-fille qui nous dit: « Ma grand-mère est bien malade; venez donc la voir. »

Malgré la tombée du jour et la pluie torrentielle, je n'hésite pas:

¹ Jeanne Bastien, de Montréal.



**Un bon groupe intéressant et intéressé
se forma autour de la catéchiste...**

«Allons la voir tout de suite... si demain il était trop tard!» Mlle Li n'est pas de cet avis: une coutume de son pays veut qu'on ne visite pas les malades l'après-midi. Cela pourrait donc froisser la famille et surtout le fils qui nous reçoit avec une froideur polaire; nous risquerions que l'affaire se gâte. « Alors, attendons à demain », dis-je.

Inquiète tout de même, je confie l'âme de l'aveugle à la Sainte Vierge: « Gardez-la-moi jusqu'à demain... j'ai

bien l'intention de l'ondoyer le plus tôt possible. »

Dans la matinée du lendemain, nous partons confiantes, non sans avoir prié la Sainte Vierge de nous précéder. Nous pressentons que le fils ne goûtera pas cette visite insolite.

Là-bas personne. Nous pénétrons jusqu'à la malade. Personne encore! mais à peine avons-nous commencé la préparation immédiate au baptême que survient le fils... mécontent: sa mère n'est pas si malade que cela, elle

repose, nous sommes priées de ne pas la déranger, etc. J'ai tout juste la chance de glisser une médaille miraculeuse sous la natte de ma vieille amie. L'Immaculée s'est jouée de bien d'autres cas de ce genre!

Au matin du 2 mai, je dis à la Sainte Vierge: « C'est votre mois béni. Ô ma bonne Mère, il nous faut aujourd'hui l'âme de grand-mère Hoang, faites que nous la trouvions seule... »

Touchante faveur de la Reine de Mai, il n'y a personne ni à la porte ni au chevet de la malade. Toutefois, comme on n'y voit goutte dans la pièce, il faut s'habituer les yeux à ce clair-obscur avant de chanter victoire. Si le fils allait surgir! Tandis que Mlle Li récapitule les principales vérités de la foi avec la catéchumène toute lucide et contente, moi, je fais le guet.

— Grand-mère, désirez-vous être baptisée et devenir l'enfant du bon Dieu?

—Oui, je le veux.

Alors je m'approche munie d'une petite bouteille d'eau. La lueur du jour n'arrive que par un semblant de fenêtre au plafond. Mlle Li soutient la tête de l'aveugle de façon à ce que l'eau ne dégouline pas sur l'oreiller et ne trahisse notre bon coup: « Marie-Béatrice je te baptise... »

Le fils pouvait maintenant paraître. L'âme de sa mère était prête à aborder le rivage du ciel. Merci à l'Immaculée, la Vierge de la Médaille miraculeuse! C'est elle qui a agencé toutes circonstances avec son fin doigté. Quelle ne sera pas l'extase de ma vieille aveugle le jour où, en paradis, ses yeux vont se dessiller sur les splendeurs de la Trinité et les douces beautés de la Pleine de Grâce!

INTENTIONS MISSIONNAIRES

de l'Apostolat de la Prière

Mai: Afin que dans l'Inde les intérêts spirituels ne soient pas un objet de préoccupation moindre que le progrès matériel.

Juin: Pour que la justice et la paix règnent dans les nations arabes.

Notre-Dame en Haïti

PUERTO RICO

Sur des sentiers d'aurore, Notre-Dame s'avancait en une tournée d'inspection à travers son domaine terrestre. Soudain, son pied si pur frôla les vagues légères de la mer des Antilles et ses yeux embrassèrent longuement le collier de petites îles jetées comme des émeraudes dans l'écrin bleu des eaux.

Des milliers d'hommes, les uns doux et pacifiques, les autres féroces et belliqueux, habitaient ces contrées où le Mystère de l'Incarnation du Verbe, cette « prodigieuse affaire des siècles », comme l'a appelée saint Bernard, demeurait encore inconnue. Mais enfin, l'heure de la grâce allait sonner pour ces peuplades au teint de bronze: on était en l'an 1492.

Depuis plusieurs lustres déjà, Marie préparait celui qui devait être le héros de sa Conception Immaculée dans ce monde neuf. D'après le plan le plus ordinaire des choix divins, elle l'avait tiré d'un milieu humble et pauvre et avait formé ce futur chevalier à la rude école de l'adversité et des privations. Jamais pour lui de succès enivrants! Toutefois, elle lui accorda, dès le jeune âge, une vue

claire de la noble mission qui lui serait confiée. Ses biographes, aussi bien protestants que catholiques, font observer: « Le courageux Génois possédait la ferme conviction qu'un destin providentiel le marquait comme apôtre de la vraie foi. » Son nom même ne cachait-il pas un symbole de cette vocation privilégiée? *Christoferens*, — Porteur du Christ, Lumière du monde. Aussi, rien ni personne ne put le détourner de ce but, et afin de mieux y atteindre, il dédia à la Reine de ses pensées toutes ses actions. Son fils Fernand nous l'apprend: « Tous ses écrits portaient comme en-tête cette devise: *Jesu cum Maria sù nobis in via!* (Jésus et Marie soient avec nous dans toutes nos voies!)

Nous ne croyons pas nous écarter de notre sujet en signalant ici certains faits évidents de la piété mariale de Christophe Colomb et de ses compagnons, lors de ses voyages en Amérique. Quelles qu'aient pu être leurs faiblesses, ces hommes jetèrent sur le sol du Nouveau Monde la semence d'une tendre dévotion envers la Mère de Dieu. Les marins de cette époque se classaient d'ailleurs parmi les lai-

1

VIRGIN ISLANDS

A map of the Caribbean region showing various islands. The Virgin Islands are highlighted in the upper left. Other islands labeled include Saint-Martin, Barbuda, Saint-Jean, Antigua, Redonda, Montserrat, Guadeloupe, Sainte-Rose, Sainte-Anne, Marie-Galante, Dominica, Sainte-Marie, Martinique, Saint-Lucie, Saint-Vincent, and Sint-St. Catherine.

ques les plus dévots. Sur la Santa Maria, la Nina et la Pinta, il n'était pas question de piquer l'heure comme cela se pratiqua dans la suite sur les navires; pourtant à toutes les demi-heures, un matelot chantait une rengaine en retournant l'*ampoletta* ou sablier. Avant la première veille nocturne, l'équipage s'assemblait sur le pont pour la prière du soir. Le Pater, l'Ave et le Credo récités, on entonnait le *Salve Regina*. A propos de cet usage, Colomb remarque dans son journal de bord: « Les marins le chantent à leur façon, sur plusieurs tons à la fois, massacrant assez les mots latins. » N'importe, cet hommage filial ne devait-il pas monter tout droit au trône de la Reine du ciel? Aussi, pendant que les caravelles fendaient avec anxiété les eaux de ces mers inconnues, les membres de la pacifique armada de Notre-Dame consacraient chaque heure de traversée par ce pieux refrain:

Le Verbe s'est fait chair
Dans le sein de Marie.
Au ciel et sur la mer,
Cette heure soit bénie!

INT ST CATHERINE

Quand la terre parut pour la première fois, Colomb donna à ce lieu le nom de San Salvador; le second endroit où il débarqua fut nommé Santa Maria de la Concepcion. C'était là le premier mot d'une litanie mariale qu'il devait égrener tout au long de ses découvertes et qui ferait de la poussière d'îles de la mer des Antilles autant de joyaux au front de la Vierge: Santa Maria Redonda, Santa Maria la Antigua, Puerto de la Concepcion, Santa Maria de Monteserate, Maria Galante, Santa Maria de Belen, etc.

De ses deux premiers établissements fondés en Haïti, Christophe Colomb plaça celui de La Vega sous le patronage de Marie Immaculée et cette magnifique plaine fut plus tard désignée Concepcion de La Vega. En ce lieu cher à sa piété, le grand découvreur voulut ériger une modeste chapelle en l'honneur de Notre-Dame, caressant l'espoir d'y substituer un jour une vaste cathédrale. Ses nom-

breuses occupations lui laissaient-elles quelque loisir, il se retirait dans cet oratoire pour prier et méditer à son aise sur les moyens les plus efficaces à la conversion des indigènes. C'est de ce sanctuaire que ses ennemis l'arrachèrent lorsqu'à force d'intrigues, ils eurent réussi à le perdre dans l'estime des Souverains d'Espagne. Au moment de sa mort, son plus cuisant chagrin fut de savoir que des aventuriers sans foi ni mœurs avaient honteusement opprimé les Indiens au lieu de les amener à la vérité.

Sans aucun pressentiment de l'immense portée de ses découvertes auxquelles se rattache toute l'histoire de deux continents, Colomb mourut, désolé de l'ingratitude humaine, mais parfaitement résigné à la volonté divine. Il lui suffisait d'avoir été choisi de Dieu pour doter Haïti d'une Mère qui garderait toujours allumé sur ces rivages le flambeau de la foi chrétienne.

Notre-Dame et Hispaniola

Les germes de dévotion mariale en-fouis en terre d'Hispaniola (premier nom donné par Colomb à Haïti) ne pouvaient manquer de lever et de porter des fruits. Protégée par Notre-Dame, cette première colonie établie en permanence par les Européens dans le Nouveau Monde devint la fille aînée de l'Église d'Amérique. Un évêché y fut érigé par le Pape Léon X dès 1513.

Parmi les Missionnaires qui accompagnaient les colons espagnols figuraient des religieux dominicains, toujours si dévoués au culte de Marie. On leur avait assigné comme portion de la vigne du Seigneur à cultiver,

la région qui s'étend entre la plaine de l'Antibonite et Les Cayes. En 1690, ils installèrent à Cul-du-Sac un centre paroissial avec une chapelle dédiée à Notre-Dame du Rosaire. Un peu plus tard, à vingt kilomètres de là, naissait une autre Mission où l'on vit quelques années après une paroisse régulièrement organisée sous le patronage de l'Assomption. En 1749, date de la fondation de Port-au-Prince, ces deux postes, fondus en une seule paroisse, restèrent sous ce dernier vocable. Marie voulait-elle se réserver des droits sur cet humble bourg appelé à connaître de glorieuses destinées comme capitale d'Haïti?

Durant cette ère coloniale de son histoire, l'île vit surgir de multiples églises et chapelles dédiées à la Mère de Dieu sous les appellations les plus

diverses: Notre-Dame de l'Assomption, de la Nativité, du Rosaire, de la Purification, du Carmel, de la Délivrande, de l'Immaculée-Conception.

Notre-Dame du Perpétuel-Secours et Haïti d'aujourd'hui

Voyons maintenant comment Marie fut choisie pour patronne de ce pays sous son beau titre de Reine du Perpétuel-Secours.

Au début de l'année 1882, la variole parcourait en sinistre visiteuse les mornes et les vallées d'Haïti, semant sur ses pas la terreur et le deuil. Ses méfaits s'avéraient surtout redoutables dans les villes et les bourgs à population plus dense.

Malgré des prodiges de dévouement de la part des praticiens, l'épidémie gagnait journellement du terrain, transformant la région de Port-au-Prince en un véritable cimetière. En vain, les habitants atterrés suppliaient-ils l'ange vengeur de rengainer son glaive, le ciel semblait d'airain. Dans ces circonstances critiques, le curé de la cathédrale, M. l'abbé Francis Kersuzan, entretint son archevêque, Mgr Guilloux, d'une image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours apportée récemment de France. Son désir de placer le tableau dans une chapelle du Bel Air, monticule voisin de Port-au-Prince, fut accueilli avec ferveur et, le 5 février, une procession partait de la cathédrale en direction du sanctuaire champêtre. Mgr Guilloux exposa à ses ouailles l'histoire de l'image miraculeuse vénérée à Rome, les encourageant à prier la céleste Mère d'accorder aussi son puissant secours au peuple d'Haïti. Dès le lendemain, une neuvaine de messes débutait en son honneur.

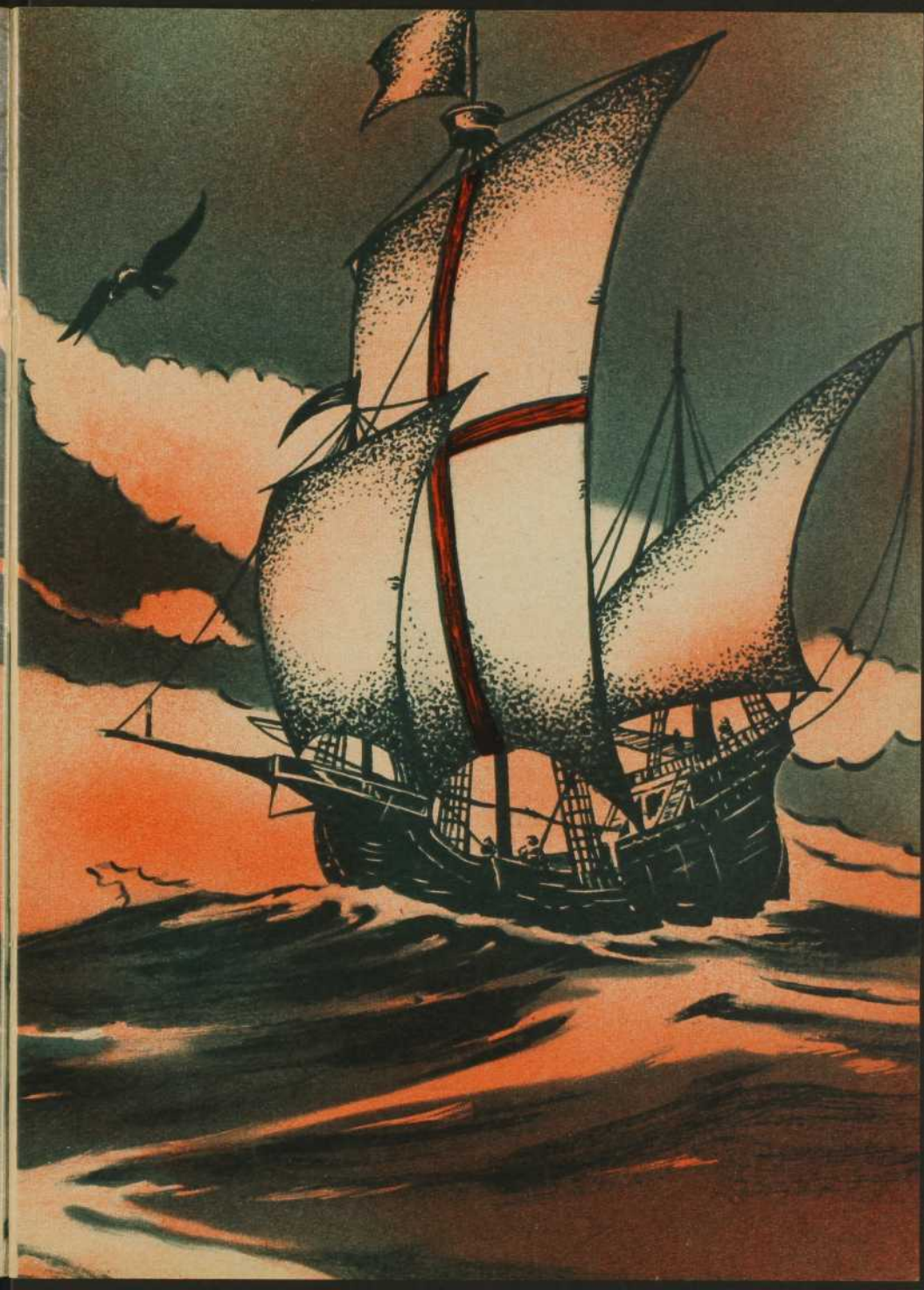
Miracle de Notre-Dame! les neuf jours n'étaient pas écoulés que tous les malades atteints du fléau se trouvèrent inopinément soulagés. Mieux encore, plus un seul cas de variole ne fut signalé dans la suite.

Nul ne s'étonnera d'apprendre qu'à dater de ce jour, les Haïtiens professèrent envers Notre-Dame du Perpétuel-Secours un culte d'affectueuse reconnaissance. Ils l'aiment et la vénèrent comme les Français aiment et vénèrent Notre-Dame de Lourdes, les Portugais Notre-Dame de Fatima, les Mexicains Notre-Dame de la Guadeloupe.

Le 23 septembre 1883, Notre-Dame gratifiait ses fidèles dévots de Port-au-Prince d'une nouvelle preuve de sa maternelle bienveillance. Depuis deux jours, des incendies allumés par des mains criminelles ravageaient la ville dont les plus beaux quartiers s'écroulaient dans les flammes activées par une forte brise de l'ouest. La cathédrale et les bâtisses avoisinantes étaient menacées. Tout semblait perdu, quand soudain, le vent vira brusquement et se mit à souffler du sud-est, phénomène extraordinaire à Port-au-Prince à 3 heures de l'après-midi. Peu après, le feu cessait tout à fait. Quelle force mystérieuse avait donc contraint le vent à prendre une direction inaccoutumée, et culbuté la stratégie des perfides résolus à détruire la capitale?

Dans un article sur la dévotion





mariale en Haïti, S. Exc. Mgr J.-M. Jan donne la clé du mystère: « Le saint archevêque de Port-au-Prince, Mgr Guilloux, avait invoqué Notre-Dame du Perpétuel-Secours dont le sanctuaire se voyait, alors comme aujourd'hui, de la galerie de l'archevêché; il l'avait suppliée d'obtenir la cessation du fléau, s'engageant à lui témoigner publiquement sa reconnaissance par un ex-voto qui serait mis à son autel. Sans aucune entente avec lui, son vicaire général avait formulé le même vœu à peu près au même moment et dans les mêmes termes. Et ce fut alors que le vent changea. »

Quelque cinq ans plus tard, la dévotion à Notre-Dame du Perpétuel-Secours s'implantait aussi au diocèse du Cap-Haïtien avec l'arrivée de son nouveau titulaire, Mgr Kersuzan. Le pieux évêque ayant établi Notre-Dame reine de son épiscopat, ne se lassa jamais dans la suite de proclamer avec quelle vigilance la Mère de Dieu avait répondu à sa confiance. Elle lui fit surtout sentir son intervention maternelle dans la réorganisation du Grand Séminaire d'Haïti, prêt à fermer ses portes faute de vocations. En fin d'année 1887, il n'y restait que quatre séminaristes. Désolé,

Mgr Kersuzan se jeta aux pieds de Marie et lui promit un ex-voto en son honneur si le nombre des élèves augmentait. Pour la rentrée d'octobre on compta douze inscriptions et trois mois n'étaient pas terminés que le chiffre des aspirants au sacerdoce avait triplé. Il fallait maintenant trouver un local plus spacieux pour abriter ces nouveaux lévites. Monseigneur multiplia ses appels à Notre-Dame du Perpétuel-Secours: « Ô notre Mère, vous nous avez donné des élèves, mais à quoi bon si nous n'avons ni séminaire pour les recueillir ni direction pour les former! Achevez donc l'œuvre que vous avez si bien commencée. » Un jour qu'il la suppliait ainsi au milieu de ses larmes, on vint lui annoncer qu'une dame désirait lui offrir un château laissé par son père en vue d'une œuvre pie. Stupéfait d'une aussi prompte réponse à sa requête, Mgr Kersuzan partit aussitôt visiter la maison qu'il nommait intérieurement « le legs de Marie ». Quelle joie pour le saint prélat d'apercevoir dans le vestibule même du château un grand tableau de Notre-Dame du Perpétuel-Secours qui lui souriait avec tendresse, et, dans chacune des pièces, une autre image semblable. De toute évidence, Notre-Dame avait préparé cet asile à ses prêtres d'Haïti.

Consécration du pays à Notre-Dame du Perpétuel-Secours

La consécration officielle de la République d'Haïti à Notre-Dame du Perpétuel-Secours se fit le 8 décembre 1942. Port-au-Prince offrit son palais national, un bijou d'architecture, pour cette inoubliable manifestation. A l'arrière-plan s'estompaient les ver-

tes collines; en avant, le Champ de Mars, un des plus beaux parcs d'Haïti, déroulait son riche tapis. A 8 heures du matin, une messe en plein air fut célébrée par S. Exc. Mgr J. Pichon, alors évêque des Cayes. Malgré la chaleur torride, plus de deux cent

mille personnes, accourues de toutes les parties de l'île, assistaient à la cérémonie.

En un bref message, S. Exc. Mgr Le Gouaze, archevêque de Port-au-Prince, rappela le double motif de la consécration du pays à Marie: hommage de reconnaissance pour les faiseurs du passé, dont le miracle du Bel Air, en 1882, et l'acquisition d'un local pour le Séminaire en 1893; ardent supplices afin d'obtenir une continuelle protection de la Sainte Vierge sur le peuple haïtien au milieu des épreuves et difficultés des temps présents.

Dans une atmosphère de religieux silence, les cinq évêques présents récitèrent ensemble l'acte de consécration, puis au son des cloches, au bruit du canon et des clameurs délirantes de deux cent mille voix, Notre-Dame inaugura son règne comme reine et patronne du pays en procédant à la revue des troupes. Et pour que cet événement demeure gravé dans le cœur de tous les habitants, S. Exc. le Président Élie Lescot décréta que le 8 décembre serait désormais une fête nationale célébrée dans toute l'île.

De plus, cette consécration solennelle fut commémorée par l'émission d'un timbre-poste à l'effigie de Notre-Dame du Perpétuel-Secours avec la devise des esclaves noirs pendant la guerre de l'Indépendance: « Liberté, Égalité, Fraternité », et cette simple inscription: Notre-Dame du Perpétuel-Secours, Patronne d'Haïti ».

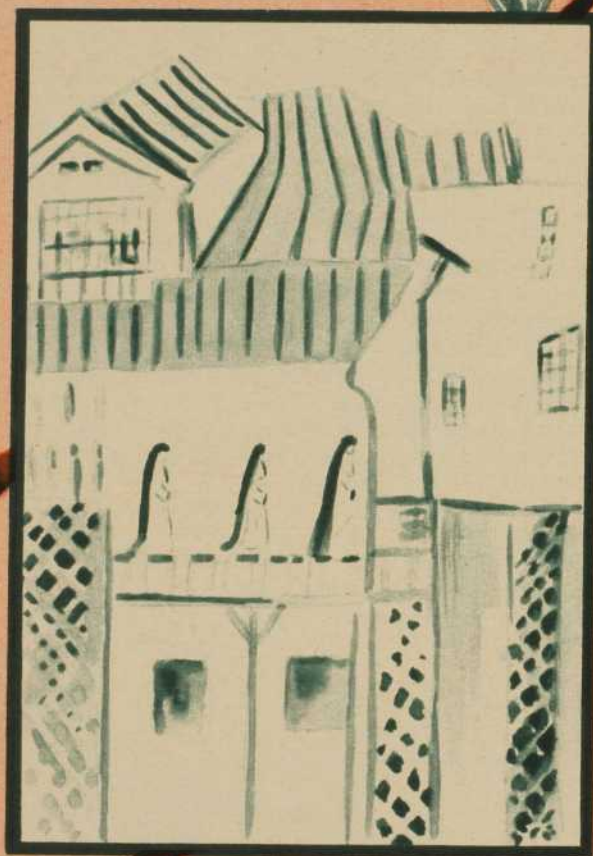
Par cette reconnaissance publique de la royauté de Notre-Dame, les Haïtiens ont du même coup acclamé la royauté du Christ Jésus: Marie ne peut régner sans son Fils, et, par là, ils ont donné aux autres peuples un splendide exemple de foi, dans un monde qui chancelle au bord du gouffre du communisme athée.

Trois grandes initiatives ont marqué Haïti: l'érection du premier siège épiscopal dans le Nouveau Monde; la formation du premier État constitutionnel gouverné par des Noirs; enfin, la première consécration officielle d'une nation à Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

Puisse la Vierge Immaculée exaucer son grand et fidèle serviteur et garder toujours à la chère Haïti le trésor de la foi catholique que lui apporta le pieux Christophe Colomb!

La Rédaction.





Exposition de dessins

par Sœur SAINTE-ANGELE-DE-MERICI¹, M.I.C.

Pour la deuxième fois, le Comité catholique du Japon a organisé une exposition de dessins à laquelle toutes les écoles catholiques du pays ont été invitées à prendre part. Les meilleurs travaux devaient être primés et envoyés à l'exposition internationale de Bruxelles, pour devenir ensuite propriété du Vatican.

Nos écoliers applaudirent vivement au projet; chacun sortit sa palette et ses pinceaux et se mit à la tâche avec enthousiasme. Au jour indiqué, quarante dessins à la peinture prenaient le train pour la Capitale où un grand jury allait examiner les chefs-d'œuvre et décerner les prix.

Quelle surprise pour nous, quelques semaines plus tard, quand un message du Comité nous annonce que deux de nos élèves du cours primaire, Toshiko Nishihara, fillette de quatrième année, et Sei Saburo Havashi, garçon de troisième, figurent parmi les gagnants des huit premiers prix! Deux autres recevront également des récompenses, tandis que quatorze méritent une mention d'honneur. Notre école se classe ainsi au deuxième rang, après celle des Dames du Sacré-Cœur.

Les parents de Toshiko et de Saburo accompagnèrent leurs enfants à l'Université Sophia de Tokyo, siège de l'ex-

position, où se déroula l'imposante cérémonie de la remise des prix. Les juges, présents à la fête, firent connaître leur appréciation sur chacun des tableaux, s'arrêtant tout particulièrement à celui de Saburo, intitulé « L'heure de la prière au couvent », et où notre petit homme a dessiné trois Sœurs marchant à la file sur la galerie, en récitant le chapelet.

L'aspect très ressemblant de la maison aurait-il déterminé le choix des jurés? Non pas, mais bien plutôt l'idée limpide du garçonnet qui, parmi tant d'impressions diverses reçues à l'École catholique, a fait ressortir celle de la « Prière »!

Si nos rêves d'apostolat au Japon n'obtiennent pas toujours une prompt réalisation, du moins pouvons-nous espérer que le témoignage silencieux de la prière, apporté par notre présence, se gravera au fond du souvenir de nos chers enfants nippons et influencera peut-être un jour leur destinée spirituelle.

De plus, par l'entrée au Vatican de ces deux esquisses de notre Zaberio Gakouen (École Saint-François-Xavier), notre œuvre japonaise et toutes les âmes qu'elle rejoint ne prennent-elles pas leur place sous le large manteau de Foi catholique de notre Mère la Sainte Église?

¹ Marie-Jeanne L'Heureux, de Loretteville.

Puisque "Nul n'est une île"

Cet été-là, au dire de mon cercle d'amis, les vacances étaient idéales: soleil, sports, pique-niques, *parties* de tous genres. Il n'y avait que moi de pas heureuse. Je m'en voulais presque de toujours ressentir, comme un vieux sage de l'antiquité, l'éphémère du plaisir. J'aurais voulu que l'agitation, la musique, les éclats de rire, ne se taisent jamais. Le silence, ça repose, ça détend les nerfs, ça rafraichit l'esprit; mais le silence de cette année-là, aux Laurentides, il m'était insupportable à l'âme. On a écrit de Pie XI que le milliard de païens l'avaient empêché de dormir. Lui, c'était bien: il était le Pape, il avait la responsabilité de l'Église. Mais moi? voyez-vous ça?... pourquoi le milliard de païens se mêlaient-ils tout à coup de me tourmenter au point que ma bonne petite vie facile m'apparaisse vaine et mes mains vides? Du silence peuplé de telles réflexions, c'est vraiment pire que du bruit. Et allez donc chasser ces idées-là! elles vous assaillent plus importunes que les nuées de maringouins, sous les arbres, un soir d'orage!

Moi missionnaire? moi qui aime la natation, la danse, le cinéma, tout ce qui remue,





tout ce qui amuse, tout ce qui rit ? Le bon Dieu est étrange dans ses voies — c'est écrit dans la Bible — mais je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse m'inviter à le suivre dans ses voies étranges ! Je n'aurais jamais cru non plus qu'une personne très simple, pas compliquée du tout, puisse en arriver à ne plus se comprendre et devienne hésitante, angoissée devant une décision...

Par bonheur j'allai chez Notre-Dame du Cap. Elle n'ouvrit pas de nouveau ses beaux yeux de miracle ; elle m'ouvrit les pauvres miens d'un signe bien humain. Le 15 août, il y avait foule au sanctuaire. Je guettai ma chance d'avoir une audience de la Madone couronnée. Là, agenouillée entre des pèlerins inconnus, qui avaient sans doute des choses aussi intéressantes que les miennes à raconter, je priai longuement, sans paroles, avec mon cœur. Ma prière toutefois finit par une supplique très précise, en ces termes : « Sainte Vierge Marie, ma Maman du ciel, ouvrez mes yeux. Faites que je voie ce que le bon Dieu attend de moi et donnez-moi la force d'être généreuse dans la route que vous m'indiquerez. » Et dans ma naïve audace, j'osai ajouter : « Donnez-moi un signe concret de la volonté de Dieu : je suis si peu fine à la saisir ! Faites donc que je rencontre, à ce pèlerinage, quelqu'un qui me dise des paroles qui m'éclaireront. » Qu'on me pardonne les deux « qui » de ma

prière : ils y figuraient, et Notre-Dame m'a exaucée quand même.

Au sortir du petit sanctuaire, la paix, l'espoir, la confiance baignaient mon âme. Je me dirigeai vers le pont des Chapelets. Des pèlerins le franchissaient en sens inverse ; d'autres prenaient des photos. Je m'arrêtai pour ne pas déranger ceux-ci. Une voix prononça mon nom, et d'un groupe se détacha une religieuse à manteau noir, à robe et à guimpe blanches. Elle s'avança vers moi.

Ce fut à mon tour de m'exclamer, surprise :

—Véronique ! est-ce possible ? Que fais-tu ici ?

—Mes adieux ! je suis en congé dans ma famille, car je pars bientôt pour Haïti. Nous sommes en pèlerinage chez Notre-Dame.

—Alors, tu es devenue une Sœur Missionnaire ?

Le plus tranquillement du monde, sans laisser transparaître mon trouble, je causai quelques minutes avec cette compagne d'étude que j'avais perdue de vue. Elle ne tarissait pas sur son bonheur d'être missionnaire et surtout de partir pour mission lointaine tout de suite après ses vœux perpétuels. Elle enleva son anneau, reçut le 5 août, et me l'essaya.

Je tournai l'anneau à mon doigt et je dis stupidement :

—Il est trop grand.

—Tu sais, il s'en fait de plus petits ! de répliquer Véronique avec un fin

sourire. Regarde au-dedans: on y lit le nom de mon Époux.

Le nom de Jésus y était gravé en effet.

—Alors, il te rend heureuse ton Époux ?

—Il me comble! Il respecte jusqu'à mes rêves d'enfance! J'avais toujours rêvé voler en avion jusqu'à ma mission. Eh bien! Je volerai de Dorval à Port-au-Prince via New York et Miami.

J'avais posé à Véronique une question sottre. Elle était l'image même du bonheur. Le bonheur lui dansait dans les yeux, lui jouait sur les lèvres. Depuis cinq minutes que nous parlions, et elle avait employé le mot *joie* au moins cinq fois. Je lui souhaitai brusquement « bon voyage »; les siens

braquaient sur nous l'appareil photographique. Mais au lieu de franchir le pont des Chapelets, je rebroussai chemin et rentrai au petit sanctuaire. La même foule compacte et priante s'y trouvait. J'attendis encore une fois ma chance de m'agenouiller devant la Vierge couronnée pour la remercier de son signe.

Mes yeux s'étaient ouverts. Jésus m'offrait un petit anneau d'or fait sur mesure... à la mesure de son amour et de ma générosité. J'avais compris qu'il y a un bonheur vrai et profond à se donner pour les autres, pour ces frères païens dont nous sommes solidaires; que choisie pour travailler à l'extension du Royaume, je n'avais pas le droit de me dérober... puisque « Nul n'est une Ile » !

Une novice





LA JOIE DE

L'épidémie d'influenza qui sévit dans l'île depuis quelque temps nous amène une foule de malades. Bon nombre de citoyens de la ville sont atteints, plusieurs écoles ont été fermées et des familles entières terrassées par la fièvre.

Une telle affluence contribue à propager au loin la renommée de notre dispensaire. Cette œuvre de charité, organisée par les soins de Mme Simone Simard de Montréal, procure aujourd'hui à la généreuse bienfaitrice de douces consolations. Outre la joie de soulager les misères d'autrui, elle lui fournit, à longueur de journées, un vaste champ où déployer son infatigable dévouement. Quand, à leur

MOISSONNER

par Sœur MARIE-ESTHER¹, M.I.C.

tour, médecins et aides-infirmières contractent le mal, Mme Simard accourt: « Tout cela me donne des ailes... » affirme-t-elle. Pendant quinze jours, elle nous prête main-forte auprès des patients, puis, constatant que nous devons en renvoyer plusieurs, faute d'espace, son cœur sensible s'émeut: pourquoi ne pas utiliser le local qui a servi de premier dispensaire? Vite, elle l'aménage à ses frais en salle d'hôpital pourvue de lits, de lingerie, de meubles, voire même de l'hygiénique plancher de terrazo.

En réponse à son zèle bienfaisant, la Providence lui ménage un bonheur tout apostolique, celui d'ouvrir le ciel à une âme d'enfant. Nous avions posé comme condition: la petite devait s'appeler Simone. Une chrétienne atteinte de cancer et presque mourante

fut hospitalisée le même jour. Mme Simard s'installa à son chevet pour les veilles de nuit, afin d'épargner ce surcroît de fatigue aux Sœurs qui tenaient le dispensaire. Comme un ange gardien, elle sera là pour adoucir les derniers moments de la mourante et lui faciliter le départ pour l'au-delà.

Ainsi, après de longs mois de travail et d'efforts pour implanter le dispensaire catholique dans la capitale formosane, Mme Simard voit maintenant fructifier ses labeurs. Il est dit d'elle, comme de tous les apôtres au cœur vaillant et fort: « Ils s'en allaient en peinant pour répandre des semences, mais ils reviendront dans la joie, portant des gerbes dans leurs bras... »

¹ Alice Buteau, de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe.



Le premier évêque noir du Nyasaland

par Sœur MARIE-DE-FATIMA¹, M.I.C.

Le Vicariat apostolique de Dedza, récemment détaché de ceux de Likuni et de Zomba, a reçu comme titulaire S. Exc. Mgr Cornelius Citsulo, le premier évêque noir du Nyassa et le vingt et unième sur la liste des prélats autochtones de l'Afrique.

Bien que tardif, le rappel de ce mémorable événement intéressera sans doute les chers amis des Missions. Le choix d'un prêtre noir comme chef d'un nouveau territoire ecclésiastique entre si bien dans le mouvement d'évolution de l'Afrique actuelle. Aussi, est-ce avec joie et émotion que missionnaires autant que chrétiens ont participé à la cérémonie du sacre qui s'est déroulée à Bembeke, mission confiée aux Pères Blancs et siège du nouveau Vicariat apostolique.

Les journaux du pays avaient commenté cette promotion et annoncé d'avance la date et le lieu de la fête; c'est pourquoi dès la veille, Bembeke affichait des allures de grande cité: automobiles, autobus, bicyclettes et piétons encombraient ses modestes rues, mortifiées, semblait-il, de n'être pas boulevards pour la circonstance!

Grâce à la bienveillance et à la sollicitude toujours en éveil du R. P. M. Riopel, P.B., nos postulantes indigènes eurent le privilège exceptionnel d'aller acclamer l'évêque de Bonizza avec leurs frères du Nyasaland. Voyage peu banal! Bembeke est à deux cent cinquante milles de Katete et la *galimoto* (camionnette) compte douze occupants, dont notre chauffeur, le R. P. Riopel lui-même, Sœur Marie-

de-la-Présentation¹, le catéchiste de la Mission, nos huit postulantes et moi. Le trajet de huit heures s'effectue sans incident fâcheux, sauf certains malaises causés par le *mal de galimoto!*

A 4 heures de l'après-midi, 8 mai, nous sommes chez les Sœurs Blanches de Bembeke, toujours si accueillantes! Déjà, les apprêts de la fête du samedi sont commencés: la mitre, la crosse, l'anneau, les gants et les souliers dorés du futur évêque attendent au parloir. Sur une table, un énorme gâteau, vrai chef-d'œuvre de gastrologie, représente la cathédrale de Bembeke en miniature.

Les préparatifs se poursuivent avec entrain la journée du jeudi et du vendredi. Malgré son titre pompeux de ville épiscopale, Bembeke ignore l'aisance et le confort; donc, comme dans toutes les missions débutantes, le système « D » (Débrouille-toi!) y fonctionne sur une large échelle. Désire-t-on des gradins quelconques pour déposer les bouquets? on habille de papier ou de coton blanc des tonneaux ou des boîtes en carton et les fleurs y sourient, plus belles que sur des consoles de marbre! Une planche posée sur deux prie-Dieu, et voilà un agenouilloir pour favoriser la dévotion de plusieurs priants. Avec bonheur, nous prêtons notre concours à ces menues besognes d'installation qui s'exécutent dans la cour intérieure du couvent où l'autel est dressé.

Au matin du samedi, le soleil brille de façon splendide; tout le monde aussi s'affaire avec un air de fête! Dix heures. Une foule immense est groupée aux abords du couvent. Les membres du clergé s'avancent en procession, S. Exc. Mgr J. Knox, délégué apostolique, en tête; le suivent, l'évê-

que de tout à l'heure, accompagné du prélat consécrateur, S. Exc. Mgr Fady, P.B., de Likuni, et ses deux assistants, NN. SS. J.-B. Theunissen, S.M.M., de Blantyre, et L. Hardman, S.M.M., de Zomba, ainsi que plusieurs prêtres et séminaristes.

Le mandat de Rome se lit d'abord en latin puis on le traduit en Cinyanja. De même, chaque rite important est expliqué en langue indigène, tandis que des prêtres noirs remplissent les fonctions d'acolytes. Spectacle consolant! L'Église d'Afrique grandit et se fortifie. Ces nouvelles fleurs du sanctuaire dont elle s'enrichit l'embaumeront du parfum de leurs vertus et accroîtront sa puissance et sa vitalité, en assurant son triomphe dans les luttes inévitables que lui prépare un avenir peut-être prochain.

La messe terminée, le nouvel évêque, mitre en tête et crosse en main, se rend bénir la foule d'environ dix mille personnes, profondément remuée par cette impressionnante cérémonie. Pendant le retour à la cathédrale, on chante en latin, en anglais et en africain: *Ad multos annos! Long may you live! Zoka zinu ziculuke! Virimika vinu vive vinandi!*

Nos chères postulantes, à qui Mgr Citsulo a souhaité la persévérance dans leur vocation, reprennent avec nous, le soir même, le chemin de leur home de Katete, en passant par Kasina où nous restons la journée du dimanche. Pour elles comme pour nous, le souvenir de cette première consécration épiscopale d'un fils du Nyasaland servira de stimulant dans le travail d'évangélisation des habitants de ce pays dont l'enveloppe d'ébène cache une âme blanche et si belle!

¹ Berthe Surprenant, de Swanton, Vt.

BARANGAY

par Sœur ELISABETH-DE-LA-TRINITE¹, M.I.C.

C'est à Davao que, pour la première fois, j'entendis parler du Barangay de la Vierge. Sur recommandation des autorités ecclésiastiques, les Pères des Missions-Étrangères l'avaient introduit depuis peu dans leurs paroisses et en proclamaient déjà les fruits précoces et merveilleux.

Quelques jours plus tard, à Mati, belle mission du sud-est de Mindanao, j'assistais à la modeste procession qui, chaque soir, après la réunion du Rosaire, reconduit la bannière de Notre-Dame au lieu de ralliement du lendemain.

Édifiant mais surtout poétique, pourrait-on croire, le geste de ces pèlerins orientaux, défilant au clair de lune, entre les rangées des grands cocotiers qui récitent eux aussi leur prière du soir, la tête inclinée sur les vagues assoupies de la Baie de Pujada! Certes, le spectacle ne manque pas de pittoresque; il y a pourtant autre chose ici qu'un incident romanesque ou une simple démonstration extérieure de dévotion, propre aux habitants des Iles

Le Barangay est une initiative laïque récente, entrant dans les cadres de l'Action catholique sous une formule essentiellement





philippine, adaptée par conséquent à la mentalité, aux besoins et à la situation religieuse du pays.

Depuis plus de cinquante ans, on le sait, la pénurie de prêtres a amené chez ce peuple autrefois si catholique une déplorable ignorance des vérités même les plus fondamentales du christianisme et un oubli presque général des devoirs religieux, sauf cependant le culte filial envers la très Sainte Vierge. Le Philippin se scandalisera

peu de négligences coupables vis-à-vis des sacrements, de critiques contre l'Église, ses prêtres, ses institutions, mais n'allez jamais attaquer Marie en sa présence; c'est une Mère que jamais il n'a pu oublier, qu'il aime et défend toujours. Au nom de Marie, toute porte s'ouvre chez lui. Le Barangay a saisi cette corde sensible et, par ce moyen, travaille à rénover la vie chrétienne au sein des familles et de la société.

Fondation du Barangay

La naissance du Barangay date de 1949. C'était au lendemain de la dernière guerre, alors que les Philippines se relevaient avec peine des ruines semées par les bombardements et l'occupation japonaise.

A Silay, province de Negros, dans les Visayas, Antonio Gaston, fils d'un riche planteur de canne à sucre, avait goûté, peut-être plus que tout autre, aux tracasseries et aux mauvais traitements des ennemis. La tourmente passée, ses concitoyens honorèrent son courage et sa bravoure en le choisissant pour maire de Silay. Dès le début, le jeune homme conquiert l'estime et l'affection du peuple par son intégrité et son dévouement. Les pauvres surtout trouvaient en lui un défenseur. N'avait-il pas réussi à les faire représenter au conseil de ville en divisant les municipalités en districts ou groupes appelés Barangay, suivant une coutume antérieure au régime espagnol. En effet, les Malais qui vinrent autrefois habiter les Philippines y arrivèrent sur des bateaux nommés *balangay*. Chacune de ces embarcations portait une famille composée des parents, enfants et esclaves. Un groupe de trente à cent familles se

fixait ordinairement sur la côte et était désigné sous le nom de *balangay* ou *barangay*, comme disaient les Espagnols.

Remodelés d'après le style 20^e siècle, les nouveaux Barangay chargeaient leurs chefs d'exposer leurs réclamations au maire et celui-ci les déposait devant le conseil.

Au commencement de l'année 1949, cependant, la maladie obligeait M. Gaston à un séjour d'hospitalisation. La Providence lui ménageait ainsi la possibilité de réfléchir sur les maux présents et sur les remèdes à employer pour les guérir. Et tandis qu'à travers sa fenêtre d'hôpital, le malade jetait un regard sur le monde extérieur, une lumière divine éclairait son esprit: nombre de problèmes sociaux restaient sans solution parce qu'un homme essayait de les résoudre par ses propres forces. Il se souvint alors de la parole du Maître: « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau et je vous soulagerai. »

Antonio Gaston se sentit tout transformé. C'était au mois de mai, et dès ce moment, il eut l'impression très nette de l'assistance spéciale de Marie dans la formation de son futur Ba-

rangay. De retour chez lui, il choisit six de ses principaux amis et les invita à une soirée-causerie. Groupe bizarre ou classes et métiers divers fusionnaient et dont, avec cela, aucun membre n'était catholique pratiquant. En fait, tous avaient délaissé les sacrements depuis plusieurs années, mais figuraient parmi les hommes intègres et de caractère trempé, désireux seulement de connaître la vérité pour y conformer ensuite leur vie. Le fondateur leur découvrit son plan et proposa une réunion chaque dimanche en vue de discuter certaines questions religieuses. Ce soir-là, le meeting commença à 7 heures, ne se termina qu'à 1 h. 30 du matin.

Les rencontres subséquentes s'avèrent un succès et le président, étonné, y voyait une récompense aux trois Ave Maria récités au début de chaque réunion pour implorer la bénédiction de la Sainte Vierge.

M. Gaston avait reçu son éducation des RR. PP. Jésuites de Manille, et

les connaissances religieuses acquises alors l'aidèrent grandement dans son nouvel apostolat. Cependant, son état de santé paraissait encore des plus précaires; le médecin lui interdit bientôt l'usage de la parole, lui conseillant d'écrire tout ce qu'il aurait à dire.

—Docteur, répliqua le jeune apôtre, je puis vous obéir six jours par semaine, mais le septième, je dois parler!

Les discussions hebdomadaires transformaient peu à peu les six premières recrues et leur foi traditionnelle, endormie depuis longtemps dans un manteau de doutes et de préjugés, se dégageait maintenant pour devenir une réalité vivante et agissante. Ces membres attirèrent leurs propres amis, ceux-ci leurs voisins et leurs camarades de travail, et le mouvement s'accrut, sans but avoué toutefois. Un tel venait par curiosité, un autre pour régler une simple affaire de Barangay; jamais on ne les aurait vus s'il s'était agi de religion.

L'essor

En février 1950, le Barangay s'enrichit d'un apôtre aussi précieux qu'intrépide dans la personne d'Henri del Castillo, un compagnon d'Antonio au collège de Manille et le saint Paul de l'association, d'après le témoignage du fondateur lui-même. Ensemble, les deux chefs se lancèrent à fond dans la mêlée.

De Silay, l'initiative courut aux barrios voisins. On créa d'autres cercles dont les habitants devenaient

eux-mêmes les animateurs. Les réunions comportaient une brève instruction religieuse et un débat sur les questions à l'ordre du jour, le tout couronné par la récitation du Rosaire. Dans la suite, on ajouta le chant d'hymnes à la Sainte Vierge. Inspiratrice du mouvement, Notre-Dame en était à présent le centre, et du jour où on le plaça sous son patronage, le Barangay se répandit comme un feu de forêt¹.

¹ Ces renseignements sur l'origine du Barangay ont été empruntés au R. P. B. Smyth, SS. C., auteur d'un article en anglais paru dans « The Sentinel ».

Le Barangay d'aujourd'hui. Sa méthode d'organisation

On rassemble dix ou douze hommes parmi les plus fervents de la paroisse et, après leur avoir expliqué la nature et le but du Barangay, on leur confie la tâche de le mettre sur pied.

Le premier soin de ces organisateurs ou apôtres consiste à recruter quinze familles, aussi rapprochées que possible les unes des autres, et toutes préparées à remplir les obligations imposées, à savoir:

1° prêter leur maison un soir par quinzaine pour la réunion du Rosaire;

2° envoyer un représentant à chaque réunion des quatorze autres familles.

Quel est le salaire de cet organisateur? D'abord, des rebuffades: on ne saisit pas bien le sens et l'opportunité de la proposition, plusieurs ignorent même les notions du chapelet; à la fin cependant, on acquiesce, au nom de Notre-Dame.

La première Unité du Rosaire est formée.

On subdivise cette Unité en trois groupes de cinq familles représentant les mystères joyeux, douloureux et glorieux du Rosaire; à chaque maison est aussi attribué un mystère parti-

culier: Annonciation, Visitation, etc. Chacun des groupes est placé sous la direction d'un *cabeza* (tête). L'Unité compte donc trois *cabezas* dont l'un devient responsable de l'Unité entière ou de quinze familles sous le nom de *mayor*.

Notre apôtre se reposera-t-il maintenant sur ses lauriers? Non pas. Poursuivant ses conquêtes, il recueille l'adhésion de quinze nouvelles familles, puis de quinze autres encore et constitue de la sorte une Trinité, la première Unité symbolisant le Père, la seconde le Fils, la troisième le Saint-Esprit. Un *cabeza-mayor* gouverne cette Trinité.

Ainsi, par son organisation même, le Barangay enseigne de façon concrète les principaux attributs de Dieu comme les mystères de la vie de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. D'autre part, l'organisateur n'ayant d'autre limite à son zèle que son ardeur et son dévouement même, les Trinités se multiplient, englobant parfois toute une paroisse, puis tout un diocèse.

Ces Trinités relèvent du Centre du Barangay, vraie école de formation où se préparent les apôtres et d'où partent les directives.

Obligations particulières et avantages

Les membres du Barangay s'engagent d'abord à dire trois Ave Maria chaque jour. Un peu plus tard, ils s'obligent à la récitation quotidienne du chapelet. Ils ajoutent ensuite graduellement la pratique de la confession et de la communion tous les mois, puis toutes les semaines.

En retour, le Barangay apporte de nombreux avantages spirituels et matériels. D'après la devise inscrite sur sa bannière, il conduit les âmes « à Jésus par Marie ». Depuis sa fondation, le mouvement a introduit le Rosaire dans des milliers de foyers où on l'avait depuis longtemps oublié

ou même jamais récité. Grâce aux quelques minutes d'enseignement catéchistique et aux entretiens journaliers des membres, la religion est mieux connue et plus fidèlement observée, non seulement des associés, mais encore des masses avec lesquelles ceux-ci viennent en contact. Ces résultats se font surtout sentir par rapport à l'observation du précepte dominical et à la fréquentation des sacrements. Ainsi, alors qu'à l'arrivée des Missionnaires canadiens à Davao, en 1937, les trois messes du dimanche réunissaient à peine une poignée de catholiques pratiquants, un an environ après l'organisation du Barangay dans la ville, le Saint Sacrifice se célébrait vingt-sept fois ce jour-là et dans des églises remplies de fidèles.

De plus, le Barangay procure à ses militants une aide sociale et économique fort appréciable. Établi surtout chez les pauvres et pour les pauvres, il prêche d'exemple et se contente,

pour ses réunions, de la modeste habitation du pauvre; il assiste et reconforte ceux que le malheur visite, suscite l'esprit d'entraide et de fraternité, fonde parfois des coopératives, enfin ressuscite le folklore national, quelque peu négligé durant les siècles d'occupation étrangère.

Mais c'est principalement à la restauration spirituelle des Philippines que visent les efforts du Barangay. Et si certains éléments de ses structures n'ont pas encore atteint toute la perfection désirée, telle quelle, cette initiative fournit déjà une réponse aux demandes de Notre-Dame à Fatima et se présente comme l'arme providentielle destinée à lutter contre l'indifférence religieuse des masses et l'envahissement des fausses doctrines, en particulier du communisme athée dont les vagues de la mer de Chine transportent les idées perverses jusque sur les Iles.

AU COURRIER DU PRÉCURSEUR

Ayant pris connaissance des articles de votre intéressante revue, j'ai l'impression d'avoir accompli un petit tour du monde. Le voyage a été magnifique en compagnie de vos jeunes missionnaires effectuant leurs tournées apostoliques à Cuba et en Haïti. A Hong Kong, je me suis arrêtée avec les deux révérendes Mères qui ont prié sur la tombe de nos soldats canadiens. Quel touchant spectacle de voir ces milliers de pierres blanches, ornées de la croix et de la feuille d'érable, symboles de notre foi catholique et de notre beau pays.

La promenade dans Taipei et dans la City of Baguio m'a aussi fort intéressée. Partout, dans ces pays, le divin Père a semé les beautés de la nature, chefs-d'œuvre de sa création, et il est bien vrai de dire que les cieux et la terre chantent la gloire de Dieu d'un bout à l'autre de l'univers!

Ci-inclus, mon chèque de \$2.00, dont un dollar pour réabonnement au Précurseur et l'autre pour *mes frais de voyage* en si charmante compagnie! A mon âge, 78 ans bien sonnés, c'est merveilleux de pouvoir faire un si long trajet sans fatigue!

Mme T...

Sainte-Marie de Beauce

Le Pont qui mène à l'âme japonaise

par Sœur MARIE-DE-LA-REDEMPTION¹, M.I.C.

(Suite et fin)

Les idiotismes japonais, dotés d'une économie de mots surprenante et d'une netteté de précision notoire, jouissent en plus d'un coloris typique. Si bien que tantôt vous serez frappés par leur franchise, tantôt par leur aplomb condensé. Ainsi: *nite mo yaïte no kuenai otoko desu* (individu d'humeur acariâtre; littéralement: un compagnon désagréable, bouilli ou frit). Un grand nombre pétillent d'humour oriental: *mimi ga toi* (sourd; littéralement: oreilles parties au loin) — *akachan* (nouveau-né; littéralement: l'honorable Rouge) — *o mawari san* (agent de police; littéralement: l'honorable qui fait sa tournée). Aucune expression ne s'alourdit de signification évasive ou entortillée: *memboku wo ushinau* (perdre contenance, perdre la face; littéralement: perdre l'apparence extérieure) — *osoro irimasu* (je vous demande pardon, excusez-moi; littéralement: je sollicite avec grande humilité), par contre, plusieurs suscitent par leur originalité piquante et parfois fantastique de l'étonnement qui amuse,

surtout chez les débutants. Par exemple, *hara gatal su* (se fâcher; littéralement: se hausser le ventre) — *o me ni kakaru* (rencontrer quelqu'un; littéralement: se suspendre aux yeux de quelqu'un) — *o kinodoku sama* (expression de sympathie; littéralement: c'est un noble poison pour votre cœur).

Savez-vous qu'au Japon les hommes et les femmes parlent un langage différent? Madame, sous une tournure plus évoluée et plus gracieuse, évite toute contraction dissonnante, et Monsieur, dans la forme verbale la plus simple, tranche toute question avec des abréviations laconiques et brusques.

C'est enfreindre les éléments de la politesse que d'interpeller quelqu'un par son prénom même au sein de l'intimité familiale. D'une extrémité à l'autre de l'archipel, l'honorifique *sama* (en abrégé: *san* pour les grandes personnes, *chan* pour les enfants) précède le nom de tout Japonais, aristocrate ou paysan, vénérable vieillard ou simple bambin! Quelle courtoisie char-

mante et habituelle: l'enfant, en nommant quelqu'un emploie toujours le suffixe *chan* avec une grâce exquise. Des observateurs étrangers constatent que la délicatesse inhérente au peuple japonais se reflète dans son langage. Comment expliquer cette coutume ancestrale de l'emploi d'un titre honorifique jusqu'au degré le plus bas de l'échelle sociale? Jusqu'à un certain point, nous admettons l'usage de suffixes de noblesse comme *o* ou *go* (littéralement: honorable) quand nous nous adressons à des person-

nages à qui égards et honneurs sont dus; mais la question devient insoluble lorsqu'il s'agit, par exemple, de *o sato* (sucre), *o yu* (eau chaude), *o niwa* (jardin) objets communs et inanimés. En vertu de sa cordialité raffinée, peut-être le Japonais veut-il rendre ainsi hommage à ces êtres sans vie qui depuis si longtemps servent à l'humanité?

Il y a environ deux cent cinquante ans, Engelbert Kämpfer, Hollandais-Allemand, médecin des explorateurs hollandais de Nagasaki, remarquait:

A l'étude du japonais.

Sœur Gabriel-de-l'Immaculée (Gabrielle Michaud, de Plessisville)
Sœur Saint-Jérôme (Thérèse Renaud, de L'Orme), Sœur Françoise-du-Carmel (Madeleine Coursol, de Montréal), Sœur Sainte-Elodie (Simonne Saint-Amand, de Saint-Aimé).



« L'attitude des Japonais, du plus humble roturier au plus noble prince ou seigneur, s'avère telle, que tout l'Empire pourrait être surnommé une École de civilité et de politesse royale. » Cette assertion est aussi vraie de nos jours en dépit des diverses influences à tendances égoïstes et rustres introduites par une civilisation moderne déviée. Les mots à signification disgracieuse ou terne sont ingénument remplacés par des expressions qui, tout en communiquant l'idée originale, l'extériorisent avec plus de délicatesse et de réserve. Ainsi *shi* (mort) et *shi suru* (mourir) sont peu usités; on préfère les euphémismes *naku narimashita* (disparaître, s'éclipser; littéralement: devenir rien) ou en certaines parties du Japon, *o kakure ni narimashita* (se cacher, se soustraire). Le repliement de l'Empire en sa coquille pour près de trois siècles a encouragé une vie sociale imbue de quiétude, de calme méditatif, et permis d'élaborer, au point de vue linguistique, un répertoire de mots taillés pour n'importe quelle circonstance, de la plus ordinaire à la plus extraordinaire.

Y a-t-il sur terre un pays autre que le Japon où les conducteurs d'autobus avertissent leurs passagers d'une secousse imminente en démarrant... *ugokimasu* (attention, maintenant! littéralement: nous nous déplaçons), et qui s'excusent d'un service si peu empressé, si rustaud? *O machido sama* (je suis peiné de vous avoir fait attendre; littéralement: honorable attente vous avez eue.)

Si vous gratifiez quelqu'un d'un léger pourboire ou d'une minime récompense, en votre présence il vous remémorera sa gratitude par cette gracieuse expression: *konoaida o sewa sama* (beaucoup obligé; littéralement: je suis obligé pour le service honorable reçu l'autre jour!) Même si ces formules de courtoisie cérémonieuses et emphatiques semblent à des Occidentaux superflues ou exagérées, qui peut leur dénier d'être au moins agréables à écouter?

Idéogrammes

Parfois des personnes à demi renseignées émettent cette opinion qu'il devrait y avoir un moyen de sortir du labyrinthique système d'écriture japonais actuel: les idéogrammes. Tel quel, le japonais ne peut être romanisé parfaitement pas plus que le chinois ne peut être rendu avec des mots anglais. Qui parviendrait à emboîter des milliers de mots abstraits, un nombre

ku 毒

no の

soku 毒

Je vous

offre

mes

condoléances.

(Poison

de

l'esprit)

renversant d'homonymes dans notre alphabet de vingt-six lettres? Bien plus, condensés dans l'engrenage étroit de la romanisation, la plupart des mots japonais perdent hélas! leur originalité et leur juste signification. Ils ressemblent alors à des pierres précieuses insérées dans une monture commune.

Il est fort possible que la raison première de cette exclusivité graphique du *Kanji* (idéogrammes) au Japon est que cette sorte de sténographie des idées exerce une irrésistible attraction sur un peuple artiste. L'art japonais n'a-t-il pas été appelé graphique, et la calligraphie japonaise artistique! Dans son inaltérable et élégante concision une colonne de *Kanji* tracée avec art possède un cachet de beauté à la fois mystérieuse et fascinante. Quoi qu'il en soit, apprendre à lire et à écrire les caractères n'est pas un jeu pour l'étudiant de l'étranger.

Le transfert de ce système calligraphique de la Chine au Japon a provoqué d'inévitables complications. En supposant qu'il eût été possible de reproduire avec exactitude les sons chinois, il eût fallu échafauder deux ou trois systèmes d'écriture pour chaque caractère, car les professeurs qui vinrent au Japon ne parlaient pas tous le même dialecte. On en arriva à lire le même caractère de deux ou trois façons différentes. Pour accroître cette complexité cocasse, au lieu d'imiter les sons chinois, les Japonais, en maintes occasions, traduisirent la signification des caractères dans leur propre langue avec ce résultat: une nouvelle manière de lire!

Au système chinois d'écriture s'ajoute un dérivé, le *Kana*, apparu au début du 8^e siècle. Alors que le mode

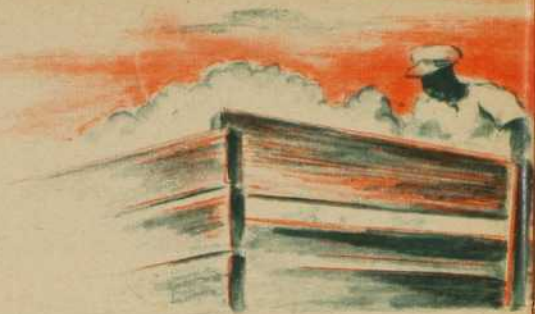
d'écriture authentique représente des idées, le *Kana* figure les sons. Il s'apparente au nôtre à cette différence qu'il s'en tient aux syllabes et non aux lettres. Bien qu'à la rigueur tous les mots japonais puissent s'écrire en *Kana*, ceux-ci n'ont pas pour autant supplanté les idéogrammes. Le *Kana* a une valeur inférieure et joue un rôle secondaire. Son usage se réduit à indiquer les inflexions verbales et à écrire des adverbes et des prépositions.

Le *Kana* se divise en deux classes, l'une bourgeoise, le *Katakana*, lourd et disgracieux; l'autre aristocrate, l'élégant *Hiragana*. Selon les récits légendaires, le fameux moine bouddhiste Kobo Daishi (774-835) serait le père du *Hiragana*. Dans le but de faciliter la mémorisation de ce syllabaire composé de quarante-sept sons, il composa un huitain mystique inspiré de l'un des *Soutras* (livre d'aphorismes) et agencé de telle sorte qu'aucune lettre ne se répète deux fois. Sa première ligne, *Iroha*, a légué son nom au syllabaire proprement dit. Dans sa brièveté, ce huitain signifie: « Tout est transitoire dans ce monde transitoire. Que j'échappe à ses vanités et à ses illusions! » Un comprimé de philosophie bouddhiste en quarante-sept syllabes!

Il y aurait intérêt à décrire quelques-unes de ces innombrables combinaisons de mots japonais formées par les idéogrammes, mais ceci dépasserait les modestes limites de cet article.

Par cet aperçu à vol d'oiseau, le lecteur aura saisi les difficultés inouïes qu'affronte le missionnaire essayant de maîtriser cette langue harmonieuse mais combien complexe, le pont qu'il doit franchir pour pénétrer dans l'âme de Yamato.

La Fête du COTON



par Mrs. RUTH YAO

Les anciens Chinois avaient une tendance à déifier leurs sages et leurs personnages illustres, à humaniser les créatures puissantes du monde animal, les montagnes altières, les fleuves majestueux et même les plantes et les fleurs symboliques.

Ainsi, la Chine antique vénérait Shen Nung, dieu de l'agronomie; You Tsao, constructeur d'un nid pour la race humaine; Sui Jen, découvreur du feu. Elle honorait le dragon comme régisseur des nuages et des eaux, et révérait de même les étoiles, le tonnerre, le vent et tous les éléments de la nature comme autant d'êtres humains doués de pouvoirs surnaturels.

Quel fut le motif fondamental qui présida à la création de si nombreuses divinités ou figures légendaires? Nul autre qu'une crainte instinctive de l'inconnu, des forces ou vertus mysté-

rieuses qui résident dans l'univers physique avec ses phénomènes si complexes de stabilité et de changement. Humaniser la grandeur ou la violence chez les objets inanimés constituait pour l'âme chinoise une tentative de conciliation vis-à-vis de puissances occultes plus ou moins redoutables et un moyen de préservation contre leurs maléfices possibles.

Constatant, d'autre part, la nature éphémère de la vie humaine en regard de la durée de la terre, l'esprit chinois divinisait les grands hommes afin d'immortaliser leur mérite, en sorte que la postérité pût tirer avantage de leur sagesse et de leurs exemples. De même, les honneurs rendus aux créatures bienfaisantes traduisaient la satisfaction et la gratitude du peuple envers elles et les invitaient à lui continuer leurs bons offices.

C'est ainsi que le coton, plante à la vérité fort commune, occupe en Chine le rang honorable de bienfaiteur de l'humanité. Il forme l'objet d'une sorte de culte en raison du rôle primordial qu'il joue dans la vie des Chinois. En fait, le coton leur procure d'immenses avantages et s'avère de première nécessité au pays. Il constitue pour le peuple une protection efficace et très économique contre le froid. Filé et tissé en pièces d'étoffe aux mille usages, il entre en outre comme matière brute dans la confection de la soie artificielle. Ses graines se



transforment en huile précieuse pour la cuisson des aliments, la fabrication du savon, l'éclairage, etc., et les tiges fournissent des substances importantes pour l'industrie du papier. Dans le domaine de l'hygiène et de la chirurgie, le coton hydrophile aseptique n'est-il pas tout à fait indispensable ? A cause de sa vaste utilité et de ses innombrables services, les Chinois ont élevé cette plante à un ordre supérieur et quasi humain.

D'après la coutume de la province Kiangsu, la fête du coton se célèbre le 20^e jour de la 7^e lune, c'est-à-dire au 29 août de l'année solaire. Pour cette date, les planteurs escomptent toujours un ciel serein, car le proverbe populaire affirme: « S'il pleut au 20^e jour de la 7^e lune, le coton n'atteindra jamais le marché », ou encore: « Si les étoiles brillent au soir du 20^e jour, les dettes d'une année entière sont déjà acquittées. »

Originaire de l'Inde, le coton pénétra en Chine sous la dynastie T'ang (A.D. 618-908). Avant cette époque, l'histoire n'en fait pas mention. Dans le *Livre des Rites*, au sujet des tâches attribuées à la femme, on spécifie uniquement « le soin des vers à soie ». La fabrication de la soie et la culture du chanvre étaient seules en honneur avant le 7^e siècle.

Aux temps médiévaux, quelques contrées du sud-est de l'Asie, telles que l'Annam, Java, etc., envoyaient à la Chine une certaine quantité de coton, comme tribut annuel. Plus tard, le commerce avec les pays étrangers se développa en Orient, et Canton devint le plus important poste commercial de Chine. De là, les graines de coton se répandirent à Fukien et aux autres provinces en bordure de la mer. Bientôt de larges superficies de terrain furent affectées à cette culture qui fleurit rapidement. Le négoce et l'ambition du gain aidant, elle pénétra à l'intérieur du pays et jusqu'aux régions nordiques de la Chine.



● A Kaseye, on désirait depuis cinq ans ouvrir une école de filles. En attendant, les Sœurs se dévouaient auprès des petits garçons, vu le nombre très restreint des fillettes assidues aux classes.

On lança d'abord un appel aux parents: la classe enfantine serait désormais confiée à une religieuse si les élèves s'y présentaient en nombre suffisant. Malheureusement, dans le passé, des laïques peu qualifiés avaient usé de corrections par trop sévères, ce qui avait provoqué de la répulsion à l'endroit de l'école. Les premiers jours, une vingtaine seulement de petits noirs s'inscrivirent. Mais bientôt la bonne nouvelle s'ébruïta autour des cases: à la classe, on ne frappe plus les enfants. Peu après, soixante minois d'ébène com-

posaient mon petit peuple. Il fallut hélas! s'en tenir à ce nombre. Parmi eux, pas un seul chrétien. Mes broussards mirent bien quelques mois à réussir leur premier exploit: faire de façon convenable le signe de la croix.

Tout en enseignant l'a b c, je m'efforçais de mille manières d'orienter mon jeune auditoire vers les croyances et les pratiques chrétiennes. Un jour, je voulus savoir si mes diabolins retenaient quelque chose du cours de catéchisme.

—Toi, Kenese, sais-tu bien maintenant quoi consiste le pardon des ennemis?

—Oh! sûrement, *Amayi*, je le sais!... Tenez, fit-il en désignant du doigt son voisin, hier celui-ci m'a présenté un bel épi de blé d'Inde qu'il

La leçon du serpent

par Sœur SAINTE-ALBERTE, M.I.C.

(Gabrielle Saucier, de Montréal.)



avait, à mon insu, couvert de savon. Ne m'en doutant pas, j'y ai mordu à pleines bouchées. Ce vilain est donc mon ennemi, aussi bien, je ne lui pardonne pas!

Petit Kenese ne se décida pas tout de suite à tendre la main à son « ennemi », mais cela lui valut ensuite de mieux comprendre le sens de son *Wadada Wilhu* (Notre Père).

Voici par contre l'histoire d'Érubé,

fillette abandonnée de ses parents et recueillie par son oncle qui l'envoyait régulièrement à sa classe de première année. Très intelligente, Érubé me venait souvent en aide auprès des moins doués, en leur passant mes leçons dans leur dialecte particulier. Tous les élèves la chérissaient, et moi, bien davantage, car elle manifestait



les meilleures dispositions, se montrait docile et franche, qualités peu en honneur chez les enfants. Un matin, j'étais à donner le cours de culture physique aux aînées du pensionnat quand on vint m'annoncer que « j'aurais un grand chagrin, ce jour-là ».

—Et pourquoi donc ?

—Votre enfant, Érubé,... est morte.

—Mais, se peut-il?... Où est-elle ?...

Qui l'a frappée ?...

Ma stupeur était grande, car la fillette m'avait quittée la veille, joyeuse et rayonnante de santé.

—Hélas! *Amayi*, un serpent craqueur l'a mordue hier soir au retour de l'école.

—Ma petite Érubé! morte sans baptême!... oh non! bonne Mère du ciel, vous ne pouvez le permettre!

Accompagnée d'une infirmière, je vole au village de Cipakama, situé à quarante minutes de la Mission. En route, nous croisons des écoliers à la mine attristée. Ceux de la classe enfantine rebroussement chemin et se joignent à nous. Nous allons en silence, à pas pressés, récitant de temps à autre un fervent *Souvenez-vous*. Enfin, nous sommes à la hutte, elle est remplie de monde.

—Laissez-nous entrer, supplié-je, je veux voir ma petite fille!

Des Noirs s'étonnent:

—Elle l'appelle son enfant... Comme c'est étrange!

—Oui, repris-je, et je l'aime plus que vous qui êtes de sa famille. Ne la laissez-vous pas mourir sans traitement ni secours?... et pourtant, vous demeurez à quelques milles seulement de la Mission et vous savez que nous avons d'excellents remèdes contre les morsures de serpents!

A ces mots, un silence général s'établit dans la case; on nous ouvre un passage. La petite victime est encore découverte, signe évident que la mort



Une récompense pour les garçons de l'Ecole !

Sœur Saint-Jean-de-la-Lande
(Clémence Caron, de
Saint-Jean-Port-Joli).

n'a pas achevé son œuvre. Il n'y a pas une seconde à perdre. On porte Érubé près de la porte et j'examine la cheville enflée, marquée de sept morsures. Les Noirs ont tenté d'enrayer le mal en enduisant le membre de boue.

—Érubé, me reconnais-tu?... Je prononce mon nom à son oreille. Aussitôt, ses yeux s'ouvrent avec effort.

—Vite, apportez-moi de l'eau!

« Marie-Gabrielle, je te baptise... » Ma main tremblante verse l'eau sainte, je pleure à chaudes larmes. Toute l'assistance suit la scène avec une émotion visible. Mes élèves surtout ne perdent aucun de mes gestes. Lorsque le cœur de l'enfant a cessé de battre, nous entonnons un cantique appris à l'école, « *Maria, Mama withu...* » (O notre Mère, dans notre affliction, secourez-nous).

—Maintenant, leur dis-je ensuite, récitons un Ave Maria pour remercier la Sainte Vierge qui vient d'ouvrir le ciel à notre petite Érubé.

Par ce froid matin de juin, les hommes du village se chauffent dehors auprès d'un grand feu. Leur attitude silencieuse témoigne de leur stupéfaction à la vue de ces nombreux enfants agenouillés autour du cadavre de leur jeune amie. Le père adoptif surtout paraît touché de notre sympathie.

Au moment du départ, on nous apprend qu'une jeune fille agonise dans une hutte voisine. Nous nous rendons auprès d'elle et ma compagne a le bonheur de l'ondoyer. Maria mourut quelques heures plus tard.

De retour à la classe, mes petits, encore vivement impressionnés, échangent à qui mieux mieux leurs pensées et leurs sentiments.

—Moi, s'écrie Watson, je vais dire à mon père que je ne veux plus vivre ainsi!... je préfère être baptisé tout de suite!...

Le départ si subit de leur petite sœur et son baptême à la toute dernière minute viennent d'éveiller — mieux peut-être que tous mes catéchismes de l'année — leur désir de devenir chrétiens.



A Kaseye, les jeunes Noires transportent l'eau
sur leur tête.



Nécrologie

M. Ernest Léger, **Montréal**, père de S. Éminence le Cardinal Léger; M. l'abbé Joseph Geoffroy, P.M.E., **Montréal**; M. le Curé F. Lavoie, **Saint-Léon-le-Grand de Matapédia**; M. l'abbé H. Tremblay, **Saint-Jean**; Rév. Sœur Marie-Simone Lesage, des Sœurs de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, **Montréal**; notre chère Sœur Saint-Guillaume (Elisabeth Carrier, **Stoke Centre**); Mme Adélarde Ross, **Fall River, Mass.**, mère de notre Sœur Sainte-Hedwige; Mme Adélarde Déglise, **Worcester, Mass.**, mère de notre Sœur Joseph-de-la-Sainte-Famille; Mme J.-O.-H. Ricard, **Grand'Mère**, mère de notre Sœur Saint-Yves; Mme Philippe DeSerres, **Montréal**, mère de notre Sœur Dominique-du-Rosaire; M. David Champagne, **Saint-Prosper de Dorchester**, père de notre Sœur Marthe-du-Sauveur; Mme Jérémie Bédard, **Orsainville**, mère de notre Sœur Marie-Immaculata; M. Henri Chauvin, **Montréal**, frère de notre Sœur Marguerite-du-Sacré-Cœur; M. Alphonse Létourneau, **La Sarre**, frère de notre Sœur Jeanne-de-Jésus; M. G. Vanchestein, **Montréal**, frère de notre Sœur Sainte-Yolande; M. José Deschênes, **Montréal**, frère de notre Sœur Marie-de-la-Compassion; M. Ernest Germain, **Québec**, frère de notre Sœur Marie-de-l'Incarnation; M. Conrad Pérusse, **Valleyfield**, frère de notre Sœur Germaine-du-Sacré-Cœur; Mme Saint-Jorre, **Montréal**, grand-mère de notre Sœur Michelle-du-Sacré-Cœur; M. Louis Bélaïr, **Saint-Barthélemy**, grand-père de notre Sœur Saint-Gilbert; M. Abias Pépin, **Longueuil**; M. Jean-Marie Morin, M. W. Cadieux, M. A. Laberge, M. Henri Lalonde, M. le Docteur J.-A. Miller, M. Pierre Rouleau, M. Théodore Genest, M. A. Loiseau, Mme V. Carmel, Mme Alcide Thibault, M. André Labelle, M. Emile Dupont, M. Hector Ricard, M. J.-U. Bérébé, Mme Alfred Barry, Mme Omer Bouliane, Mme Lucille Pelletier, M. Médéric Lépine, **Montréal**; Mme Yvon Lamarre, **Longueuil**; M. Edouard Clermont, **Cartierville**; Mme J.-H. Martin, **Bordeaux**; Mme Camille Côté, **Lachine**; Mme Joseph Pigeon, **Verchères**; Mme Agnès Berthiaume, Mme J.-B. Plourde, M. Philisa Lord, M. W. Daigle, **Saint-Jean**; M. Nolasque Hébert, **Saint-Valentin**; Mme Alcide Plouffe, **Saint-Félix de Valois**; M. Odilon Desrosiers, **Lanoraie**; Mme Aristide Venne, **Saint-Jacques**; Mme Léonien Riopel, **L'Épiphanie**; M. Philippe Piché, M. Emery Latendresse, Mme Wilfrid Houle, **Joliette**; Mme Adélarde Lalumière, **Sainte-Thérèse de Blainville**; Mme A. Lapalme, Mme Rémi Fausse, **Granby**; Mme Théodore Paquin, **Saint-Lin**; Mlle Marie-Hermine Marchessault, **West-Shefford**; Mme L. Desfossés, **Danville**; M. Camille Biron, **Pointe-du-Lac**; M. Léo Labre, **L'Ascension**; Mme Joseph Bissonnette, **Saint-Michel de Bellechasse**; Mme J.-L. Lafamme, M. Victor Bégin, M. J.-T. Perron, **Québec**; Mme Hervé Champagne, **Saint-Prosper de Dorchester**; M. Gérard Sirois, **Cacouna**; Mme Louis Albert, **Saint-Fabien**; Mme Edmond Saint-Hilaire, **Saint-Louis de Courville**; M. Alexis Guénette, **Ferme-Neuve**; M. Gabriel Mélançon, **Sainte-Anne-du-Lac**; Mme Joseph Marcoux, **Welland, Ont.**; M. Jude Vanasse, **Woonsocket, R.I.**; Mme Luke Comeau, **Leominster, Mass.**; Mme Mary Hale, **Boston, Mass.**; Mme Calixte LeBlanc, **Waltham, Mass.**; Mme G.-E. Bussièrès, **Pont-Rouge**; M. F.-A. Desjardins, **Grand-Sault, N.-B.**; M. Alcide Galipeau, **Saint-Jean**; M. Michel Saint-Louis, **Notre-Dame-du-Laus**; M. Alexandre Ethier, **Maniwaki**; Mme Joseph Bérard, **Saint-Barthélemy**, grand-mère de notre Sœur Saint-Gilbert; Mme J.-C. Charbonneau, **Montréal**, sœur de notre regrettée Sœur Saint-Paul; M. Edouard Brais, **Sainte-Martine de Châteauguay**; M. Pierre Rocher, **Montréal**.

Maisons des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26.
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 9.
OUTREMONT, 314 Chemin Sainte-Catherine
Montréal 8.
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagachetière
Montréal 1.
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception
236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard.
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 279, rue Principale.
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE DE BEAUCE, Qué.
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.
PERTH, N.-B., C.P. 259.
OTTAWA, Ont., 443, rue Gilmour.

AUX ETATS-UNIS

- MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

EN CHINE

- MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

FORMOSE

- KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Free China.
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu
Hsien, Taiwan, Free China.
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Free China.

AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,
Fukushima Ken.
WAKAMATSU 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.

A MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.

AUX ILES PHILIPPINES

- MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese
Academy, Gen. Luna St., Intramuros.
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO, City, 11, Pacdal, Mountain Province.

AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haïti.
LES COTEAUX, Haïti.
ROCHE-A-BATEAU, Haïti.
PORT-SALUT, Haïti.
CAMP-PERRIN, Haïti.
MIREBALAIS, Haïti.
LIMBE, Haïti.
CAP-HAITIEN, Haïti.
CHANTAL, Haïti.
TROU-DU-NORD, Haïti.
PORT-AU-PRINCE, cité no 2, Haïti.
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
Boîte Postale no 4, Saint-Marc, Haïti.
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Prov. de Matanzas, Cuba.
COLON, Province de Matanzas, Cuba.

EN BOLIVIE

- COCHABAMBA, Academia Comercial,
Calle Oruro No 309, Casilla 1667

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Katete River, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
RUMPHI MISSION, Rumph, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KARONGA MISSION, Karonga P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KASEYE MISSION, Fort Hill P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZUZU MISSION,
Nyasaland, B.C. Africa.
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 107
Northern Rhodesia, B.C. Africa.
KANYANGA MISSION, Lundazi P.O.
Northern Rhodesia, B.C. Africa.



**Les enfants japonais
aiment beaucoup dessiner
en plein air.**